



**HAL**  
open science

# Archéologie de la parole : Enquête sur la subordination et le discours rapporté en étrusque

Gilles van Heems

► **To cite this version:**

Gilles van Heems. Archéologie de la parole : Enquête sur la subordination et le discours rapporté en étrusque. *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 2016, 12. hal-03382699

**HAL Id: hal-03382699**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03382699>**

Submitted on 18 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Archéologie de la parole : Enquête sur la subordination et le discours rapporté en étrusque <sup>1</sup>

Gilles VAN HEEMS  
(Université Lumière – Lyon 2 et UMR 5189 HiSoMA)  
[gilles.van-heems@mom.fr](mailto:gilles.van-heems@mom.fr)

## RESUME

Devant les limites quantitatives, typologiques et linguistiques qu'impose le corpus épigraphique étrusque au linguiste, le présent article enquête sur les formes générales de la subordination en étrusque, afin de repérer et d'analyser d'éventuels phénomènes de discours rapporté. Il passe ainsi en revue les principaux subordonnants jusqu'ici repérés dans cette langue et étudie de près la morphosyntaxe des propositions subordonnées.

## INTRODUCTION

L'intervention d'un spécialiste de l'étrusque dans une réflexion collective sur le discours rapporté en latin peut à juste titre étonner. La situation linguistique de l'autre côté du Tibre est en effet à plus d'un titre très exotique pour le latiniste, et l'état lacunaire de nos connaissances interdit à l'avance toute certitude, voire tout propos quelque peu articulé, sur le discours rapporté dans cette langue, qu'on ne peut d'ailleurs identifier sans ambiguïté parmi les textes que nous avons. Toutefois, la description des faits étrusques ne me semble pas dénuée d'intérêt méthodologique pour qui s'intéresse aux langues anciennes ou plus généralement cherche à comprendre le phénomène du discours rapporté.

En effet, la situation de l'étrusque en tant que *Restssprache* ou langue d'attestation fragmentaire propose un cadre assez original au sein des autres langues « vestiges » du monde classique : elle est à

---

<sup>1</sup> Outre les abréviations d'usage (Adv = Adverbe, Dem = Démonstratif, N = Nom, etc.), on trouvera employés les sigles suivants : G = Gentilice, PN = Prénom, TN = Théonyme. L'édition de référence des inscriptions étrusques est celle de H. RIX et ses collaborateurs : H. RIX (éd.), *Etruskische Texte. Editio minor*, 2 vol., Tübingen, Gunter Narr, 1991 (= *ET*).

la fois particulièrement bien attestée, grâce à un corpus évalué à plus de 10000 inscriptions auxquelles s'ajoute un long texte non épigraphique, et généalogiquement isolée ou quasi-isolée, puisque, hormis deux cognats éteints dans l'Antiquité (le rétique et la langue préhellénique de Lemnos), on ne peut la rattacher à aucun groupe linguistique connu ; par conséquent, toute enquête linguistique, et tout particulièrement syntaxique sur cette langue est un exercice des plus périlleux et l'on comprend sans peine pourquoi, de tous les secteurs de la langue, c'est la syntaxe qui soit encore le moins parcouru et le plus mal connu. De fait, si les aspects phonologiques, compte tenu des conditions qui nous font connaître cette langue, peuvent raisonnablement passer pour être connus de manière satisfaisante, la morphologie l'est de manière nettement plus inégale : nous connaissons relativement bien la morphologie nominale (flexion des noms, des pronoms et des déterminants), mais nettement moins bien la morphologie verbale, qui pose encore d'importants problèmes<sup>2</sup> ; enfin, la syntaxe et le lexique (hormis pour la sous-catégorie des mots étrusques empruntés au grec, au latin ou à une langue sabellique ou des emprunts faits par ces langues à l'étrusque) sont des terrains nettement plus difficiles, où l'isolement linguistique de l'étrusque d'une part, et la typologie des textes disponibles d'autre part, sont les obstacles majeurs pour l'accroissement de nos connaissances (ce qui n'est bien entendu pas sans conséquences sur notre compréhension des textes disponibles). Aussi débrouiller ne serait-ce que les principes fondamentaux qui régissent en étrusque la syntaxe de la phrase est une entreprise ardue et doit partir du préalable nécessaire de l'identification des éléments discursifs contenus dans le corpus épigraphique étrusque, avant de tenter de les classer selon des éléments formels (plus que contextuels, compte tenu des difficultés herméneutiques posées par les textes longs). Nous verrons que ce projet, même limité à ses extrêmes, se heurte à de nombreux écueils.

L'un de ces principaux écueils est certainement de savoir si le corpus étrusque est *a priori* susceptible de nous avoir transmis des énoncés complexes, et si, le cas échéant, parmi ces éventuels énoncés complexes, il est possible d'identifier des séquences correspondant à des discours rapportés. Eu égard à la composition même du corpus épigraphique étrusque, une telle question ne va pas de soi. En effet, si ce corpus est le plus riche corpus épigraphique de l'Italie du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. (les estimations vont de 10000 à 11000 inscriptions, auxquelles s'ajoute un long texte non épigraphique, quand le corpus des inscriptions latines des époques royale et républicaine compte moins de 4000 inscriptions), il reste un

---

<sup>2</sup> WYLIN (2000) propose une ambitieuse synthèse, mais ne cache pas les difficultés de l'entreprise ; sur ces problèmes, v. en particulier BELFIORE (2001).

corpus essentiellement épigraphique, composé pour l'essentiel d'épithames (environ 70% du total des textes disponibles) ou encore d'inscriptions brèves (marques de propriété, inscriptions de dons et de dédicaces). De surcroît, les premières sont pour la plupart constituées de séquences onomastiques hors énoncé (type « X », où X = formule onomastique au cas direct), et pour toutes ces classes d'inscriptions, les énoncés restent syntaxiquement très simples (type « X repose ici » / « X a donné Y à Z » / « X appartient à Y »). Il reste néanmoins un certain nombre de textes présentant des énoncés verbaux complexes, et où la présence de phénomènes de subordination est attendue. Il s'agit des classes d'inscriptions suivantes :

- des épithames longues (appelées *elogia* sur le modèle romain) ;
- des calendriers rituels (catégorie représentée en étrusque par deux des plus longs textes disponibles, la Tuile de Capoue, et le livre de lin de Zagreb) ; on peut aussi adjoindre à ce groupe de textes les inscriptions longues à contenu religieux (en particulier le plomb de Magliano ou les lamelles d'or de Pyrgi) ;
- des textes à contenu « juridique » : les plus importants d'entre eux sont le Cippe de Pérouse et la *Tabula Cortonensis*, qui règlent des cessions de terrain, et proviennent tous deux de l'aire septentrionale et de l'époque « récente » (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles). On peut également ajouter à cette classe deux longues inscriptions funéraires, qui règlementent l'utilisation du tombeau et s'apparentent de ce fait aux « lois funéraires » de l'épigraphie latine.

Compte tenu de la répartition du corpus, on notera, avant même d'entrer dans le détail de l'analyse syntaxique de ces énoncés, que certains types de textes sont plus susceptibles que d'autres de contenir des discours rapportés : c'est le cas des textes juridiques, qui peuvent informer le lecteur du contenu de décisions prises par les autorités compétentes, ou encore de certains textes religieux, qui peuvent rapporter des discours à tenir dans le cadre de tel ou tel rituel.

Deux écueils supplémentaires, néanmoins, menacent la réussite de notre étude ; ils concernent cette fois les problèmes plus spécifiques posés par la syntaxe de la phrase : un problème herméneutique et, en quelque sorte, tautologique, qui explique que l'on comprend bien, voire parfaitement les énoncés brefs, mais qu'inversement les difficultés herméneutiques croissent à mesure de la longueur et de la complexité du texte. Par conséquent, il faudra composer avec le fait que les textes longs, et qui sont donc le plus susceptibles de contenir des énoncés complexes et toutes sortes de phénomènes de subordination, sont aussi ceux dont l'interprétation est la plus hasardeuse ; à cela s'ajoute un problème morphologique, que j'ai déjà mentionné : notre médiocre connaissance de la morphologie verbale, malgré le renouvellement – ou peut-être à cause de lui – qu'a connu ce secteur de la linguistique étrusque depuis



« est placée la victime vivante à immoler/pour être immolée avec le \**ruz* (ou : à *ruz-er*) à frapper/pour être frappée au moyen de la hache »<sup>9</sup>

On constate que les traductions proposées pour ces formes en -e sont toutes faites par analogie avec les valeurs sémantiques de l'infinitif dans les langues indo-européennes (infinitif factitif, infinitif de but), et que la vérification de ces traductions est rendue sinon impossible, du moins extrêmement difficile par notre méconnaissance sémantique d'une grande partie du lexique étrusque, qui permet soit une multiplication des sens proposés, avec parfois, d'un auteur à l'autre, des propositions radicalement différentes (cf. *vacl* « ensuite » vs. *vacl* « offrande »), soit une imprécision telle qu'aucune contradiction sémantique ne vienne invalider l'une ou l'autre des interprétations.

Or, justement, on peut proposer de ces formes en -e une interprétation syntaxique tout autre, et y voir des formes « nominales » (si tant est que cette distinction soit pertinente en étrusque) fléchies à un cas oblique<sup>10</sup>, en l'occurrence le loc.-instr., qui servirait alors de régime à *acil* (*ame*) dans le premier exemple (cf. lat. *opus esse* qui régit l'ablatif) ou à exprimer différents compléments circonstanciels (but ? cause-moyen ?) dans les autres exemples<sup>11</sup>. Il ne m'est pas possible, dans cet article, de développer toutes les conséquences que l'on doit tirer de cette ambiguïté (qui n'est d'ailleurs peut-être pas uniquement l'effet de nos ignorances morphosyntaxiques), et je devrai me borner à souligner combien nos incertitudes en matière de morphosyntaxe étrusque grèvent dangereusement ce type d'enquête.

## 1. DELIMITATION DU CHAMP DE LA RECHERCHE

Une fois ces préalables posés, on peut s'intéresser de près à la documentation. Les spécialistes de typologie ont depuis longtemps attiré l'attention des linguistes sur le fait que si la subordination a des chances d'être un phénomène « universel », elle se caractérise néanmoins par un degré moindre de naturalité que la parataxe (juxtaposition et coordination), d'une part, dans la mesure où elle est acquise par l'enfant plus tard et, d'autre part et surtout, dans la mesure où elle est mieux représentée dans les langues dotées d'une tradition écrite que dans les autres langues (avec des différences, néanmoins, selon le type de subordination : les subordonnées relatives sont nettement plus fréquentes que les autres formes de

<sup>9</sup> ET LL VIII, 13.

<sup>10</sup> Cf. RIX (2004 : 961).

<sup>11</sup> Cette possibilité n'est pas exclue par V. Belfiore (BELFIORE 2010, p. 86).

subordonnées)<sup>12</sup>. On peut donc s'attendre, d'abord, à trouver des exemples de subordination en étrusque, ensuite, à ce que ces exemples soient moins nombreux que ceux de juxtaposition et de coordination et enfin, à ce que les conventions stylistiques de nos textes et les contraintes matérielles liées à l'écriture sur support impérissable brouillent notre perception des faits syntaxiques, dans la mesure où il est extrêmement peu probable que le corpus épigraphique soit représentatif de la syntaxe étrusque.

De fait, si l'on se limite aux seules inscriptions funéraires, on constate que la subordination y est rare et limitée aux épitaphes complexes qui s'apparentent à des *elogia*, vantant les mérites du défunt et/ou ses interventions dans le tombeau. On comparera ainsi deux inscriptions à peu près contemporaines de Caeré, relatives à des membres de deux grandes familles aristocratiques du IV<sup>e</sup> siècle, les Clavtie et les Matuna. Dans la première,

5. *laris. av/le. laris/al. clenar /sval. cn. òuθi /*  
 PN<sub>nom.-acc.</sub> PN<sub>nom.-acc.</sub> PN<sub>gén.</sub> N<sub>nom.-acc.pl.</sub> ADJ<sub>nom.</sub> DEM<sub>acc.</sub> N<sub>nom.-acc.</sub>  
 'fils' 'vivant' 'tombe'
- cerixunce / apac. atic / sani-òva*  
 V<sub>prét.act.</sub> N+COORD N+COORD Adj<sub>nom.-acc.+ARTnom.pl.</sub>  
 'construire' 'père' 'mère'
- θu/i. cesu / clavtieθurasi*  
 ADV V<sub>perf.</sub> (ADJVB ?) G<sub>pl.-pert.</sub>  
 'ici' 'gésir'
- « Laris (et) Aule fils de Laris de leur vivant ont fait ériger ce tombeau ; et leur père et leur mère, les pieux, reposent ici. (Consacré) aux Clavtie »<sup>13</sup>

la coordination est réservée à un emploi stylistiquement marqué et est utilisée uniquement pour réunir deux substantifs, tandis que les différentes propositions sont toutes juxtaposées.

Alors que dans l'autre

6. *vel : matunas : larisali-óa : / an : cn : òuθi :*  
*cerixunce*  
 PN<sub>nom.-acc.</sub> G<sub>gén.</sub> PN<sub>gén.+ARTnom.</sub> REL DEM<sub>acc.</sub> N<sub>nom.-acc.</sub> V<sub>prét.act.</sub>  
 'tombe' 'construire'
- « Vel Matuna, celui de Laris, qui a fait ériger ce tombeau »<sup>14</sup>

est employée la subordination, qui est clairement un tour marqué.

Cette rareté d'emploi de la subordination, certainement liée à des conventions stylistiques, ne doit pas étonner : on la retrouve dans les inscriptions latines les plus anciennes, où pareillement la subordination n'apparaît que dans les inscriptions les plus travaillées,

<sup>12</sup> MAROTTA (1994).

<sup>13</sup> ET Cr 5.2.

<sup>14</sup> ET Cr 5.3.

et n'y est nullement systématique. Ainsi, dans les rarissimes exemples d'inscriptions funéraires romaines d'époque républicaine que constituent les éloges des Scipion, la subordination n'apparaît que sur les *elogia* versifiés rédigés sur les caisses et jamais sur les plus brèves épitaphes portées sur les couvercles, et a tendance à se développer avec les inscriptions les plus récentes (les plus anciennes n'ayant que des relatives et des infinitives, et privilégiant l'asyndète entre les propositions principales).

Le corpus utile pour notre enquête, à savoir l'ensemble des textes contenant des énoncés verbaux multiples, est donc naturellement assez réduit et est constitué, sans surprise, des textes les plus longs qui nous sont parvenus. Du point de vue syntaxique, on distinguera deux types de subordination attestés en étrusque : les subordonnées avec morphèmes introducteurs et les subordonnées à conjonction- $\emptyset$  (subordination implicite). Nous ne nous intéresserons ici qu'aux premières, car les dernières soulèvent encore des obstacles majeurs tant pour les identifier que pour les analyser.

Quant à l'identification de discours rapportés, il faut au préalable souligner que si le corpus étrusque contient de nombreux exemples de discours, en particulier à la première personne<sup>15</sup>, il ne s'ensuit pas qu'il comprenne nécessairement des discours rapportés. Par ailleurs, l'identification des premiers est assez simple sur la base de critères formels (présence de déictiques, qui sont bien connus en étrusque), tandis qu'il est *a priori* plus difficile de distinguer les seconds de phénomènes plus généraux de subordination. On citera, comme clair exemple de discours « direct » en étrusque, les paroles que s'échangent les protagonistes de l'illustration gravée sur la panse de la fameuse œnoché de Tragliatella<sup>16</sup>, où chacun des personnages énonce son identité ; chaque énoncé est rapporté à l'un des personnages, à la manière des phylactères de nos bandes dessinées :

7.	<i>mi ammarce</i> <sup>17</sup>	<i>mi velelia</i>	<i>mi thesaθei</i>
	PRO <sub>nom.</sub> PN <sub>nom.-acc.</sub>	PRO <sub>nom.</sub> PN <sub>nom.-acc.</sub>	PRO <sub>nom.</sub> PN <sub>nom.-acc.</sub>
	'ego'	'ego'	'ego'
	« Je suis *Mamarce »	« Je suis Velelia »	« Je suis Thesa(n)thei »

En revanche, comme on va le voir, il n'est pas aussi aisé de trouver des séquences de discours rapporté dans ce corpus.

<sup>15</sup> En particulier grâce à la mode stylistique d'origine grecque, et très répandue aux époques orientalisante et archaïque, des « inscriptions parlantes » ; cf. AGOSTINIANI (1982).

<sup>16</sup> Petite œnochoé trilobée des environs de Cerveteri, remontant aux années 630-600 av. J.-C. On trouvera l'inscription en *ET Cr 7.1*.

<sup>17</sup> Probable erreur pour *mamarce*.

## 2. LES SUBORDONNEES A MOTS INTRODUCTEURS

Cinq à six morphèmes étrusques sont aujourd’hui considérés, avec certitude ou une très grande marge de probabilité, comme des mots subordonnants : *an* et *in* (ainsi que leurs doublets *an-c* et *in-c*), qui sont sans équivoque des pronoms relatifs, les conjonctions *ipa*, *iχ*, *iχnac* et la ‘particule’ *nac*, qui semble fonctionner à la fois comme adverbe et subordonnant.

### 2.1. *iχ*, *iχnac*, *nac*

Ces trois formes sont à traiter conjointement, comme l’indique leur répartition combinatoire.

Historiquement, c’est la conjonction *iχ* qui a été la première à avoir été correctement identifiée – il s’agit d’une acquisition ancienne, remontant au début du XX<sup>e</sup> siècle : TORP (1902 : 24-25) –, grâce à son apparition dans deux textes à la structure syntaxique et au contenu sémantique sans équivoque. La plus célèbre de ces occurrences est celle qu’on trouve dans la formule conclusive du Cippe de Pérouse<sup>18</sup> :

8. *iχ. ca / ceχa. zixux/e*  
DEM<sub>nom.</sub> ADV V<sub>prét.pass.</sub>  
‘cela’ ‘supra’ ‘écrire’  
 « X cela a été écrit au-dessus »

Dans un tel contexte, en effet, *iχ* ne peut être qu’une conjonction adverbiale, qu’on peut, en vertu du sens de l’énoncé, rattacher à la sphère sémantique de la Comparaison (« comme, ainsi que ») ou de la Cause (« parce que »). Le parallélisme avec les formulaires latins archaïques, on pense en particulier à la clausule

9. *ita utei suprad scriptum est*

du sénatus-consulte *de Bacchanalibus* de 186 av. J.-C.<sup>19</sup>, qui est l’équivalent quasi mot pour mot, de l’expression étrusque du Cippe de Pérouse, à peu près contemporaine de l’inscription de Tiriolo, pousse à voir dans *iχ* un équivalent fonctionnel de lat. arc. *utei* (class. *uti*, *ut*) exprimant la comparaison avec l’indicatif. Quant aux autres occurrences du lexème, bien qu’elles soient moins claires en raison des contextes lacunaires ou obscurs dans lesquels elles se font<sup>20</sup>, ne contredisent pas cette interprétation syntaxique.

<sup>18</sup> ET Pe 8.1.

<sup>19</sup> CIL I<sup>2</sup>, 581 : inscription sur plaque de bronze retrouvée à Tiriolo (Bruttium).

Du point de vue morphologique, *ixnac* apparaît comme un composé de la conjonction *ix* et d'un élément *nac*, qui a par ailleurs son autonomie syntaxique<sup>21</sup>. Son occurrence sur un miroir figuré de Volterra<sup>22</sup>, de l'époque hellénistique, a également permis d'interpréter ce lexème comme une conjonction, servant, par rapport à *ix* (mais il s'agit peut-être d'un doublon), à introduire ce qu'on nommerait dans la terminologie classique une complétive ; le contexte iconographique – la scène figurée représente un Hercle adulte en train de téter le sein d'une Uni sise sur son trône céleste sous le regard d'autres divinités – rend très probable l'hypothèse que le type de complétive ainsi introduit par *ixnac* soit une interrogative indirecte, puisque l'inscription est située dans un petit cartouche tenu par l'un des spectateurs de la scène, et sert manifestement de légende à l'ensemble de la scène. Le texte est le suivant :

10. *eca* : *sren* : / *tva* : *ixna/c* *hercle* : *unial cl/an* :  
 Dem<sub>nom.</sub>N<sub>nom.-acc.</sub> V<sub>subj.?</sub> TN<sub>nom.-acc.</sub> TN<sub>gén.</sub> N<sub>nom.-acc.</sub>  
 'image?' 'montrer?' 'Hercules' 'Iuno' 'fils'  
*θra* < : > *sce*  
 V<sub>prét.act.</sub>  
 'devenir?'  
 « (que) cette image montre comment Hercle devint fils d'Uni »

La *communis opinio* comprend : « cette image montre comment Hercle est devenu le fils d'Uni »<sup>23</sup> ; il convient néanmoins de souligner que le sens des deux verbes dépend entièrement du contexte de cette inscription, et que le premier des deux semble marqué par un morphème *-a*, qui d'ordinaire en étrusque est la marque d'un mode jussif<sup>24</sup> – ce qui, eu égard au contexte, est assez surprenant. Mais il n'est pas impossible que l'on ait affaire à un thème en *-a* ou que ce mode, nommé subjonctif par analogie avec les emplois du subjonctif latin et sabellique, ait des emplois particuliers seyant à ce contexte (valeur gnomique ou modalisation particulière) ; une autre hypothèse, peut-être plus satisfaisante, consisterait à voir dans *tva* une forme dérivative en *-va*, formant un adjectif (signifiant

<sup>20</sup> C'est le cas des occurrences dans le *Liber linteus* (ET LL III.16, VI.8, VI.12, VII.16, VII.22, VIII.2, X.10, XI.5, XI.15, XI.17, XII.2 et XII.9), dans la Tuile de Capoue (ET TC 4, 5 et 34) – où l'on trouve aussi la variante graphique *ic* – ou encore dans deux inscriptions brèves de Tarquinia (ET Ta 1.68, où manque précisément la séquence suivant *ix*) et Vetulonia (ET Vn 0.1, qui offre la plus ancienne attestation de ce mot).

<sup>21</sup> Voir immédiatement *infra*.

<sup>22</sup> ET Vt S.2.

<sup>23</sup> RIX (2004 : 961).

<sup>24</sup> WYLIN (2000 : 124-126).



DE <sub>Macc.</sub>	V <sub>prét.act.</sub>	TN/N <sub>nom.-acc.</sub>	V <sub>prét.ant.?</sub>
	'sacrifier?'	'Acheruns'	'exiger une victime'
« Elle (Alceste) fit ce sacrifice (ou : Il (Admète) la sacrifia, ainsi (> comme/puisque) l'Acheron avait exigé une victime ».			

Cette hypothèse herméneutique dépendant directement et uniquement du contexte extra-linguistique, elle est bien entendu contestable (et il ne peut d'ailleurs en aller autrement) ; elle a néanmoins le mérite, si elle est fondée, de permettre de reconstruire une évolution diachronique intéressante, et typologiquement bien fondée, de l'emploi d'un adverbe comme subordonnant.

On constate en tous les cas que les traductions proposées oscillent entre les pôles sémantiques 'Comparaison', 'Cause' ou 'Circonstances temporelles-causales'. Ce peut être dû à l'ambiguïté de « comme » en français, mais on soulignera de toute façon la « porosité » de ces catégories circonstancielles ; en latin d'ailleurs, *ut* possède une ambiguïté plus grande encore avec des emplois tantôt comparatif, tantôt temporel, causal, final ou consécutif. On notera enfin, au risque de décevoir, que l'inscription sur le miroir de Vetulonia (10.) offre peut-être le seul exemple de ce qui peut le plus s'apparenter à un « discours rapporté » en étrusque.

## 2.2. *ipa*

La nature grammaticale d'*ipa* est plus problématique car il s'agit d'une forme soumise à la flexion. Même si celle-ci n'est pas encore claire – ainsi, il faut, semble-t-il, écarter *inpa* de sa déclinaison : il s'agit plutôt d'une forme composée à partir du pronom relatif *in*<sup>30</sup> –, on connaît ses formes de gén. *ipas* et *ipal*, de loc.-instr. *ipei*, *ipe* et sa forme régie par la postposition *-ri* (« pour, à destination de ») *iperi*. Aussi a-t-on voulu en faire tour à tour un pronom et/ou adjectif (équivalent, selon les uns et les autres, à lat. *idem*, *ipse* ou encore *alius*)<sup>31</sup>, un relatif-interrogatif (RIX 1984 : 231 ; RIX 2004 : § 4.3.3.), un démonstratif (AGOSTINIANI 1993 : 39) et un relatif tout court (FACCHETTI 2009 : 225). À mon sens, il semble hors de doute que *ipa* a – indépendamment de ou conformément à ses emplois comme forme fléchie – des emplois conjonctifs (on pensera alors à lat. *quod* qui est soumis à la flexion, mais se grammaticalise aussi sous cette forme), comme il apparaît à la lecture des rares « lois sépulcrales » que nous a léguées le corpus épigraphique étrusque :

13.	<i>eθ</i> :	<i>fanu</i> :	<i>lautn</i> :	<i>precus</i> :	<b><i>ipa</i></b> :	<i>murzua</i> :
	ADV	V <sub>perf.</sub>	N <sub>nom.-acc.</sub>	G <sub>gén.</sub>		N <sub>nom.-acc.pl.</sub>

<sup>30</sup> Cf. AGOSTINIANI (2009).

<sup>31</sup> Pour le rapprochement avec *idem* et *ipse* : MORANDI (1987 : 87-96), suivi notamment par MARAS (2002) et COLONNA (2006), qui en font le strict équivalent de lat. *idem* ; pour un rapprochement avec *alius*, v. WYLIN (2000 : 292-296).

'ainsi' 'décider' 'famille' 'urne'  
*cerur-um* : *ein* : / *heczri* :  
 N<sub>nom.</sub>-acc.(pl.?) + COORD NÉG. V<sub>néc.</sub>  
 '?' 'renverser?'

« Ainsi a décidé la *gens* Precu que les urnes et le mobilier (*uel sim.*<sup>32</sup>) ne soient pas renversés (*uel sim.*) »<sup>33</sup>

14. *e<i>θ* *fanu* : *σαθε-c* : *lavtn* : *pumpus* /  
 ADV V<sub>perf.</sub> V<sub>pres.</sub> + COORD N<sub>nom.</sub>-acc. G<sub>gén.</sub>  
 'ainsi' 'décider' 'ordonner?' 'famille'  
*scunu[i]s* : *ουθi-ti* : *in* : *flenzna* : *teisni-ca* : *cal* : *ipa* : (...)  
 Nabl. N<sub>loc.-instr.</sub> + POSTP REL ADJ/ N<sub>nom.</sub>-acc. ADJ<sub>nom.</sub>-acc. + ART<sub>nom.</sub>  
 'tombeau'

« ainsi a décidé et déclare la *gens* Pumpu à propos de l'admission (?) dans la tombe qui (est) *flenzna* celui *teisni*, (à savoir) que... »<sup>34</sup>

Dans ces emplois, on note que *ipa* a comme corrélatif *eθ*, qui a contextuellement une indéniable valeur cataphorique (il apparaît toujours en tête de proposition), et qu'il régit un mode jussif (ici 'nécessitatif' en *-ri*<sup>35</sup> ; mais aussi subjonctif en *-a* ou impératif). La rection d'un mode jussif n'est toutefois pas nécessaire, comme tend à le prouver une inscription d'acquisition récente, retrouvée dans la tombe des *Iscrizioni graffite* de Cerveteri publiée récemment<sup>36</sup>.

15. *ramaθα* *spešias* *σχα[--]ce* *θui* *stal-θi* /  
 PN<sub>nom</sub> G<sub>gén</sub> V<sub>prét.act.</sub> Adv N<sub>gén</sub> + POSTP  
 'ici' 'dans le/hors du? x'  
*iχ* *laris* *armas[--]naš* *putu-σa* *ziχ* /  
 SUB PN<sub>nom</sub> G<sub>gén</sub> ADJVB + ART<sub>nom</sub> V  
 'comme' 'écrire'  
*ipa* *ve[-]iinašisi* *uθrice* *laricesi* / *zuxuna*  
 G<sub>pert</sub> V<sub>prét.act.</sub> PN<sub>pert</sub> N/ADJ<sub>nom.</sub>-acc.

« Ramatha Spesia a fait l'action \**σχα*- ici dans/hors du X, comme Laris A., le sacrificateur (?), (l')écrit, (à savoir) que elle a \**uθri*- le *zuxuna* pour Larice Ve[l]iina (ou : que le *zuxuna* a fait *uθri*- pour L. A.) ».

Il s'agit bien entendu d'une hypothèse<sup>37</sup> – celle de l'éditeur fait de *ipa*, qu'il traduit par lat. *idem*, le sujet d'une nouvelle proposition

<sup>32</sup> Si \**cer-ur-* est un pluriel, il faut le considérer comme un animé (« les fondateurs (du tombeaux) » ? « les parents » ? *uel sim.*).

<sup>33</sup> ET Pe 5.2 (inscription dédicatoire de l'hypogée de San Manno, Pérouse, II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

<sup>34</sup> ET Ta 5.6 (inscription dédicatoire de la tombe du Typhon, Tarquinia, II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

<sup>35</sup> L'état lacunaire de l'inscription de la tombe du Typhon et sa complexité lexicale et syntaxique empêchent d'être certain du mode régi par *ipa*.

<sup>36</sup> COLONNA (2006) ; COLONNA (2007a) ; COLONNA (2007b).

juxtaposée à la précédente<sup>38</sup> –, mais si elle est juste, elle confirme que le rôle de *ipa* est bien d'introduire des complétives, la sélection du mode se faisant certainement sur une base sémantique, que l'on ne peut saisir que rarement et toujours très approximativement (cf. en français la sélection du mode après *que* complétif) ; on notera que ce subordonnant appartient probablement à la classe des pronoms (vu qu'il est soumis à la flexion) ; sa plurifonctionnalité ne doit pas étonner : les pronoms relatifs ont souvent des affinités avec d'autres types de pronoms et servent fréquemment de subordonnant universel ou non marqué ; l'exemple du latin, où le relatif *qui* a une affinité certaine avec l'interrogatif *quis*, est soumis à la flexion et, sous sa forme grammaticalisée au cas direct neutre *quod*, sert de subordonnant complétif et circonstanciel, peut offrir un parallèle éclairant.

### 2.3. *an, in*

Bien qu'acquise plus récemment, la correcte analyse de ces deux formes comme pronoms relatifs, et non comme pronoms anaphoriques, apparaît aujourd'hui comme certaine<sup>39</sup> ; leur distribution, jugée autrefois fortuite, a été expliquée de manière définitive par L. Agostiniani, qui a démontré qu'elle dépendait de l'échelle d'animéité, si importante en étrusque : *an* est ainsi, d'après le savant, utilisé après des antécédents marqués du trait [+animé], tandis que *in* s'emploie en rapport avec des antécédents marqués du traits [-animé]<sup>40</sup> :

16. *vel* : *matunas* : *larisalióa* : / *an* : *cn* : *òuθi* :  
*cerixunce*  
 PN<sub>nom.-acc.</sub> G<sub>gén.</sub> PN<sub>gén.</sub> + ART<sub>nom.</sub> REL DEM<sub>acc.</sub> N<sub>nom.-acc.</sub> V<sub>prét.act.</sub>  
 'tombe' 'construire'  
 « Vel Matuna, celui de Laris, qui a fait ériger ce tombeau »<sup>41</sup>

17. *flere* *in* *crapsti*  
 N<sub>nom.-acc.</sub> REL N<sub>nom.-acc./gén.</sub> + POSTP  
 'numen'

<sup>37</sup> Sur l'emploi complétif d'*ipa*, v. encore RIX (2004) ; FACCHETTI (2009 : 223-231), qui prend en compte l'inscription de la tombe des *Iscrizioni graffite*.

<sup>38</sup> COLONNA (2007a : 170-177).

<sup>39</sup> Sur l'histoire de la recherche herméneutique sur ces formes, voir l'excellente présentation qu'en propose MASSARELLI (2014 : 69-70).

<sup>40</sup> AGOSTINIANI-NICOSIA (2000 : 99-100) ; sur l'incidence de l'échelle d'animéité sur la morphosyntaxe étrusque, voir AGOSTINIANI (1993).

<sup>41</sup> *ET* Cr 5.3 (cippe en colonnette de la tombe des Matuna, Cerveteri, fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

« la divinité qui (est) dans le \*crap- (ou : qui provient du \*crap-) »<sup>42</sup>

En fait, il semble que *an* s'utilise en relation avec des noms dont le référent est marqué du trait [+humain], plutôt que [+animé], puisque dans le plomb de Magliano<sup>43</sup>, il a pour antécédent *aiseras* (gén. pl.)<sup>44</sup> :

18. *aiseras. in. ecs. mene. mlaθce.*

Du point de vue morphosyntaxique, on signalera une particularité de la flexion de ces pronoms qui ne comportent pas de marque spécifique de pluriel (ou tout au moins pas de manière obligatoire)<sup>45</sup>. Il convient d'ajouter à cela, après les travaux de R. Massarelli (2014 : 68-75), que la flexion de ces pronoms est aussi déficiente pour l'expression des cas obliques : le savant a en effet mis en parallèle différentes structures formulaires du *Liber linteus* et du Plomb de Magliano contenant une relative, où le pronom relatif *an* ou *in* est toujours immédiatement suivi d'un pronom démonstratif (mais il pourrait s'agir d'un anaphorique ou d'un pronom de troisième personne) au génitif (*cs* ou *ecs*). Or ce dernier pronom, comme l'a bien montré R. Massarelli<sup>46</sup>, semble dépourvu de fonction autonome à l'intérieur de la relative et doit plutôt être analysé comme un marqueur casuel des pronoms relatifs *an* et *in* :

*an cs / in cs* = au(x)quel(s) / à laquelle / auxquelles

Les formes *an* et *in* agissent donc comme des subordonnants non marqués, selon un processus bien établi par la typologie linguistique<sup>47</sup>, et fort répandu dans les langues du monde. Parmi les langues romanes, l'occitan fournit de bons exemples de ce phénomène : cpr. *l'òme que parla* « l'homme qui parle » : *l'òme que vei* « l'homme que je vois » : *l'òme que li ai donat de pan* « l'homme à qui j'ai donné du pain », où *li* est la forme que prend l'anaphorique

<sup>42</sup> *Liber linteus* (calendrier rituel, II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), *passim*.

<sup>43</sup> ET AV 4.1.

<sup>44</sup> MASSARELLI (2014 : 70).

<sup>45</sup> VAN HEEMS (2007 : 404-405).

<sup>46</sup> MASSARELLI (2014 : 71-75), pour les excellentes analyses que nous reprenons, et en particulier la mise en évidence de l'incidence de la hiérarchie d'accessibilité sur la morphologie de ces pronoms.

<sup>47</sup> Voir, cités par MASSARELLI, *loc. cit.*, KEENAN-COMRIE 1977 : 66-67 ; SONG 2001, p. 222-223.

au cas oblique (cf. fr. substandard ou régional *l'homme que je lui ai donné du pain*).

Le mode régi par ces relatifs est l'indicatif, mais cela est l'effet d'une distorsion documentaire : les textes disponibles, essentiellement descriptifs et parfois prescriptifs, ne nous fournissent que des exemples de relatives au prétérit (indicatif) ou avec copule sous-jacente (celle-ci étant régulièrement omise en étrusque). Les modes jussifs sont naturellement rares après ce type de subordonnants (sans qu'il y ait d'impossibilité théorique à les y rencontrer).

Tableau récapitulatif des subordonnants étrusques

	Flexion	Corrélatif	Modes régis	Nature et fonction
<b>an</b>	O	-	ind.	pronom relatif [+humain] ; flexion défective / emploi comme subordonnant non marqué.
<b>in</b>	O	-	ind.	pronom relatif [-humain] ; flexion défective / emploi comme subordonnant non marqué.
<b>ipa</b>	O	<i>eθ</i>	ind., imp., néc., subj.	pronom (interrogatif ? démonstratif ? relatif ?) / subordonnant complétif
<b>iχ</b>	N	<i>nac</i>	ind.	subordonnant adverbial (interrogatif ?) exprimant la comparaison
<b>iχnac</b>	N	-	ind.	subordonnant adverbial (interrogatif ?) exprimant la comparaison ou la manière
<b>nac</b>	N	-	ind. ?	adverbe / quasi-subordonnant exprimant la manière et/ou la cause

## CONCLUSION

Comme on pouvait s'y attendre, les données étrusques ne permettent pas la reconstruction précise des phénomènes de syntaxe entourant les discours rapportés dans cette langue, le corpus des textes conservés n'étant tout simplement pas assez varié pour la rendre possible. Il resterait, pour compléter cette enquête, à explorer les cas de subordination implicite, bien plus délicats à repérer et interpréter, comme on a pu le voir, pour lesquels le calendrier rituel de la Momie de Zagreb, éminemment prescriptif, offrirait un bon champ de recherche, d'autant qu'il intègre des verbes déclaratifs (sèmes de la parole, de la prière et de l'invocation) et pourrait dès lors inclure des discours rapportés.

## Références

AGOSTINIANI, Luciano, 1982, *Le Iscrizioni parlanti dell'Italia antica*, Florence, Leo S. Olschki.

AGOSTINIANI, Luciano, 1993, « La considerazione tipologica nello studio dell'etrusco », *Incontri linguistici*, 16, 23-44.

AGOSTINIANI, Luciano, 2009, « Etrusco *inpa* », in : C. Marangio & G. Laudizi (eds), *Παλαιὰ φιλία*. Studi di topografia antica in onore di Giovanni Uggeri, Galatina, Mario Congedo, 61-70.

BELFIORE, Valentina, 2001, « Alcune osservazioni sul verbo etrusco », *Archivio glottologico italiano*, 86, 226-245.

BELFIORE, Valentina, 2010, *Il Liber linteus di Zagabria. Testualità e contenuto*, Pise-Rome, Fabrizio Serra.

BELFIORE, Valentina, 2014, *La Morfologia derivativa in etrusco. Formazioni di parola in -na e in -ra*, Pise-Rome, Fabrizio Serra.

COLONNA, Giovanni, 1997, « L'anfora etrusca di Dresda col sacrificio di Larth Vipe », in : J. Ellerström (éd.), *Amico Amici. Gad Rausing den 19 mai*, Lund, Signum, 195-216.

COLONNA, Giovanni, 2006, « Cerveteri. La tomba delle Iscrizioni Graffite », in : M. Pandolfini Angeletti (éd.), *Archeologia in Etruria meridionale*, Rome, « L'Erma di Bretschneider », 419-468.

COLONNA, Giovanni, 2007a, « n. 26-37 », *REE* 71, 168-189.

COLONNA, Giovanni, 2007b, « Novità su Thefarie Velianas », dans *Etruschi, Greci, Fenici e Cartaginesi nel Mediterraneo centrale*, *Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina »*, 14, 9-24.

FACCHETTI, Giulio, 2009, « Note etrusche (II) », *AION (Linguistica)*, 31, 223-267.

KEENAN, Edward L. & COMRIE, Bernard, 1977, « Noun phrase accessibility and universal grammar », *Linguistic Inquiry*, 8, 63-99.

MARAS, Daniele, 2002, « *Munis turce*. Novità sulla basetta di Manchester », *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, 73, 213-238.

MAROTTA, Giovanna, 1994, « Subordinazione », in : G. L. Beccaria (éd.), *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica, retorica*, Turin, Einaudi, 706-709.

MASSARELLI, Riccardo, 2014, *I Testi etruschi su piombo*, Pise-Rome.  
MORANDI, Alessandro, 1985, *Le Ascendenze indoeuropee nella lingua etrusca III*, Rome, Gruppo Archeologico Romano.

OLZSCHA, Karl, 1961, « Etruskisch *acil* », *Studi Etruschi*, 29, 475-491.

PALLOTTINO, Massimo, 1934, « Un vaso di bucchero con iscrizione etrusca inedita », *Studi Etruschi*, 8, 343-345.

PALLOTTINO, Massimo, 1984 [1942<sup>1</sup>], *Etruscologia*, Milan, Hoepli.

RIX, Helmut, 1984, « La scrittura e la lingua », in : M. Cristofani (éd.), *Gli Etruschi : una nuova immagine*, Milan, Giunti, 210-238.

RIX, Helmut, 2004, « Etruscan », in : R. D. Woodard (éd.), *The Cambridge Encyclopedia of the World's Ancient Languages*, Cambridge, Cambridge U. P., 943-966.

SONG, Jae J., 2001, *Linguistic Typology. Morphology and Syntax*, Harlow, Longman.

TORP, Alf, 1902, *Etruskische Beiträge I*, Leipzig, Barth.

VAN HEEMS, Gilles, 2007, « Accord sur le désaccord : quelques réflexions sur les rapports entre morphèmes casuels et adpositions en étrusque », in : M. Fruyt, M. Mazoyer & D. Pardee (éds), *Grammatical Case in the Languages of the Middle East and Europe*, Chicago, The Oriental Institute of the University of Chicago, 399-416.

WYLIN, Koen, 2000, *Il Verbo etrusco. Ricerca morfosintattica delle forme usate in funzione verbale*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider.